

La mer

Il y a environ un an, je prenais le bus pour rejoindre ma ville natale. Après un vendredi épuisant, me pressant avec mes lourds bagages, je me dirigeais vers la gare routière, et montais dans le bus. Le hasard fit qu'une connaissance vint s'asseoir à mes côtés, ne me reconnaissait qu'après m'avoir dévisagée de longues secondes. La gêne passée, nous parlâmes un temps, échangeant quelques banalités, quelques politesse bien placées. Le bus roulait alors, et nous commençons notre périple.

Au détour d'un dialogue, temps de reprendre notre souffle, une lumière aveuglante et un grand silence nous enveloppèrent. Nous passions sur l'immense pont reliant Brest au reste du monde. La lumière de cette grisâtre journée était blafarde, intense, brumeuse. Ce ciel si caractéristique de Brest, duquel on ne sait s'il est fait de nuages ou de brume, ou des deux à la fois. Quoi qu'il fût, il se reflétait sur la mer, la dotant d'éclats d'argent. Les vagues semblaient lourdes, denses, comme du métal fondu. On eut dit un monstre uniforme, gigantesque, se mouvant d'un seul geste, léchant mollement les piliers des ponts, se prélassant sur les côtes et plages brestoises, puis s'en allant, pressé par le ressac.

Nous restâmes là, à regarder à travers la vitre, silencieux. Nos yeux grands ouverts trahissaient largement notre émerveillement à la vue de cette scène surréelle. Le temps s'était arrêté, alors que nous passions sur le pont de l'Iroise. Nous étions incapables d'estimer précisément la vitesse du bus, le rythme lent de la houle au loin nous induisant en erreur. Aussi brusquement, la végétation rejaillit devant nos yeux et le vrombissement des roues sur le macadam nous parvint, nous sortant de notre transe. Nous nous regardâmes, interloqués, mais nous savions que nous avions vu la même chose.

« Tu as vu ? C'était beau, hein ?

- Oui, c'était joli. »

En quelques phrases, nous prenions subitement conscience qu'il serait impossible de mieux décrire ce spectacle. Les mots ne suffisaient pas, et nous ressentions aussi une certaine jalousie ; ce tableau, et les émotions qu'il avait amenées, ne devaient pas être partagés. Une telle splendeur devait être cachée au nom de la pudeur. Alors nous parlâmes d'autres choses, futiles et agréables, enfouissant en nous l'onirique vision dont nous avions été témoins.